

**La représentation de soi dans la langue de l'autre :  
Identité et altérité dans l'œuvre de Maïssa Bey**



**The representation of oneself in the language of the other:  
Identity and alterity in the Work of Maïssa Bey  
GUESSOUM Zoubir<sup>1</sup>; BELARBI Belgacem<sup>2</sup>**

<sup>1</sup> Université de Tiaret (Algérie), guessoum.zoubir@univ-tiaret.dz

<sup>2</sup> Université de Tiaret (Algérie), belabelg@univ-tiaret.dz

**Résumé:**

L'interrogation identitaire en Algérie est désormais devenue une exigence forte dans un contexte sociopolitique tendu. La littérature présente également l'un des principaux champs dans lesquels se déroule sans cesse un vif débat qui afflige la conscience collective. En l'occurrence, en lisant l'œuvre de Maïssa Bey on découvre un discours linguistique hybride qui miroite les différentes interactions culturelles qui construisent l'identité algérienne. Le présent article examine comment se manifestent et cohabitent des différents repères hétérogènes pour construire une identité multiculturelle dans l'œuvre romanesque de Maïssa bey.

**Mots clés:** identité, altérité, langue, hybridité, culture

**Summary:**

The question of identity in Algeria has now become a strong requirement in a tense socio-political context. The literature also presents one of the main fields in which a lively debate that afflictess the collective consciousness is constantly taking place. In this case, reading Maïssa Bey's work, we discover a hybrid linguistic discourse that mirrors the different cultural interactions that build Algerian identity. This article examines how different heterogeneous landmarks manifest and coexist to build a multicultural identity in the novels of Maïssa Bey.

**Keywords:** identity, otherness, language, hybridity, culture

**1. INTRODUCTION**

La question de l'identité fait l'objet de controverse omniprésent dans toute,

**Auteur correspondant:** GUESSOUM Zoubir, e-mail: guessoum.zoubir@univ-tiaret.dz

ou presque toute, la production littéraire algérienne d'expression française. Cette littérature est née dans un contexte sociopolitique assez particulier, son émergence est associée à un événement politique et historique capital: la guerre de libération nationale. En revanche, écrire dans la langue du colonisateur n'était pas un choix, car les écrivains algériens de la première génération formés à l'école française n'étaient pas capables d'écrire en langue arabe. En outre, cette production était destinée principalement au lectorat français car, d'une part la majorité de la population algérienne était analphabète; et d'autre part, cette production porte un message contestataire et revendicatif. Par conséquent, la production littéraire de l'époque était centrée sur la description du vécu algérien, l'affirmation de soi et la quête de l'identité. Donc, l'usage de la langue française par la génération des années 50 rentrait dans le cadre de contestation, de revendication et d'affirmation de soi contre l'hégémonie coloniale. Après l'indépendance, les écrivains algériens de langue française se retrouvent déchirés devant la politique d'arabisation imposée par les nouveaux souverains. Le fait d'écrire dans langue de « l'ennemi d'hier » est considéré comme « trahison » et « antinationalisme »; ils sont accusés alors de vouloir détruire « les acquis de la révolution ». Ces écrivains confrontent également des nouveaux défis: démasquer la fausseté du discours officiel et dévoiler le comportement hypocrite de la société (le sacré religieux et l'interdit sexuel). Dans ce contexte, la question identitaire prendra une dimension politico-idéologique, mais on ne cesse jusqu'à nos jours de poser cette question: « Qui sommes-nous ? ». En effet, la prise de position des écrivains algériens postcoloniaux envers la langue française se diffère d'un écrivain à l'autre. En l'occurrence: Maïssa Bey, l'écrivaine de notre corpus, exprime clairement que la langue française pour elle n'est plus étrangère. Dans le présent travail on découvre, en premier lieu, la prise de position de notre écrivaine envers la langue française et les différents éléments constructifs de son identité. On examine, en second lieu, comment Maïssa Bey utilise, dans son œuvre romanesque, la langue maternelle ainsi que les facteurs socioculturels et religieux natifs, pour mettre en valeur la singularité du répertoire linguistique hybride qui constitue l'un des éléments principaux de l'identité du peuple algérien, ainsi que la richesse et la diversité de son identité socioculturelle. En dernier lieu, on tente à analyser la pluralité et la diversité du patrimoine socioculturel de la société algérienne à travers la transmission textuelle de l'hybridité linguistique et culturelle dans l'œuvre beyenne.

Pour analyser l'aspect linguistico-identitaire dans l'œuvre de Maïssa Bey, on se base sur trois de ses œuvres: d'une part, L'une et l'autre, récit autobiographique publié en 2009. D'autre part, Surtout ne te retourne pas, publié en 2005, et Puisque mon cœur est mort, publié en 2010; Deux romans dans lesquels l'auteure dépeint le portrait de la société algérienne, à travers l'histoire de deux femmes: Aïda et Amina: deux femmes traumatisées et opprimées. C'est ainsi dans ces deux romans où cohabitent parfaitement deux langues: le français

et l'arabe (l'arabe classique et le dialecte algérien). Une stratégie destinée à exprimer des réalités socioculturelles par le biais de la fiction. La cause de la femme, les maux sociaux, la quête du soi et l'errance entre deux cultures et deux modes de vie sont les thèmes principalement traités dans ces deux romans et dans l'ensemble de l'œuvre beyenne.

## **2. Identité et altérité**

C'est inutile de citer les différentes définitions de l'identité car il s'agit d'un sujet controversé même dans sa définition. Tout simplement pour dire son identité, chaque individu doit répondre à la question existentielle: « Qui suis-je ? ». Pour y répondre il va se définir dans des qualités qu'il les considère comme motifs de fierté ou d'estime pour soi. Il va indiquer évidemment le lien qui l'attache à une communauté humaine: à une confession religieuse, à une nationalité, à un groupe ethnique, à un sexe ou orientation sexuelle, à un parti politique ou une profession ... Dans ce cas, nous constatons que l'identité n'est plus unique ni individuelle, elle est plutôt plurielle et collective, car on ne se définit pas dans une seule qualité, et en même-temps ces qualités ne sont pas proprement les siens, mais on les partage avec d'autres individus. En revanche, lorsque je me définis je donne à mes interlocuteurs un moyen de m'identifier, c'est-à-dire je leur donne un moyen de me situer dans un milieu social et de m'apprécier. C'est le sens que Pierre Corneille l'évoque en parlant de lui-même dans un vers célèbre: « Je sais ce que je vaud et je crois ce qu'on m'en dit » (Corneille, 1637, p. 74). Par conséquent, l'identité dans un sens moral ou psychologique peut se définir selon les propos de Vincent Descombes comme: « La conscience d'un sujet individuel ou collectif à ce qu'il vaut, ainsi de ce qu'en dit autour de lui. » (Descombes, 2017). Donc, l'identité n'est plus subjective car c'est à autrui de jouer un rôle indispensable dans ce processus de définition et d'identification. En effet la relation avec autrui oblige le sujet à prendre conscience de lui-même et à changer, elle entraîne le sujet dans un phénomène d'altération. L'altération est le processus à partir lequel un sujet change et devient autre, en fonction d'influences exercées par autrui, sans autant perdre son identité. Ce phénomène de changement et d'évolution perpétuelle sous l'influence de l'altérité prouve d'une part que l'identité n'est pas seulement le produit de notre égo, et d'autre part elle n'est pas figée mais mouvante en nous adaptant avec notre environnement socioculturel.

Maïssa Bey, l'écrivaine algérienne d'expression française dans son récit autobiographique publié en 2009, et intitulé *L'une et l'autre*, s'interroge et donne à la fois des réponses en abordant essentiellement la question identitaire. Dans ce récit, Maïssa Bey se définit ainsi: « Je suis une femme, algérienne, arabe, de tradition musulmane ... et écrivain. » (Bey, *L'une et l'autre*, 2009). Et dans lequel elle explique également que signifie cette algérianité ? A quelle arabité renvoie-t-elle ? Quelle est sa compréhension de la religion ? Ainsi, elle décrit et explique la

diversité culturelle et linguistique en Algérie en évoquent le contexte sociohistorique dont elle est née, et l'environnement où elle a grandi: « Je suis née dans un milieu où cohabitent [...] deux langues, deux cultures, deux modes de vie [deux identités]. Et j'allais de l'une à l'autre naturellement, sans jamais avoir eu conscience d'une incompatibilité ou d'un antagonisme. » (Bey, *L'une et l'autre*, 2009, pp. 25-26). De plus, elle explique sa relation avec la langue française en affirmant que le français fait partie de notre quotidien et de notre histoire c'est-à-dire de notre identité. Son amour pour la langue française n'était jamais obstacle devant son patriotisme et son engagement. Pour elle, langue française n'est plus étrangère, n'est pas seulement langue d'écriture c'est sa « langue paternelle »: « Je considère que le français est aussi ma langue, j'écris dans la langue que m'a léguée mon père, instituteur. Langue-legs. Langue-lieu. Lieu-langue de l'autre, maintenant mienne. » (Bey, *L'une et l'autre*, 2009, p. 11). De plus, Maïssa Bey dévoile dans cet ouvrage que signifie pour elle l'acte de l'écriture. Elle explique qu'elle écrit pour l'affirmation de soi autant que femme algérienne, pour se libérer, pour combler les vides et d'aller contre le silence, et surtout: « Ecrire dans l'oubli de soi ... mais en même temps dans la découverte de l'autre en soi. » (Bey, *L'une et l'autre*, 2009, p. 63). Elle confirme ainsi: « J'ai choisi d'aller à la rencontre de tous les autres que je porte en moi. » (Bey, *L'une et l'autre*, 2009, p. 65). C'est également dans cette altérité à la fois interne et externe qu'elle se définit comme *L'une et l'autre*. En lisant les romans de Maïssa Bey, on découvre progressivement que ses personnages ne sont qu'une incarnation de ces traits identitaires. Elle raconte les peines qu'elle porte, le vécu des algériens et surtout les malheurs des femmes algérienne. Dans *Puisque mon cœur est mort*, *Les unes et les autres* est l'intitulé du huitième chapitre et dans lequel Maïssa Bey décrit soigneusement l'une des formes de cette dualité: « Celles qui sont venues par l'odeur du sang alléchées. Attirées comme des vautours par l'intrusion de la mort. Fascinées par le spectacle de la douleur de l'autre [...] Il y a aussi des mères qui s'identifient à moi. Celles qui, tout comme moi il y a peu, ont un sursaut du cœur dès qu'on évoque devant elles la mort d'un enfant. »

### 3. Personnages hybrides

Dans le récit beyen, l'hybridité est marquée essentiellement chez les personnages par la coexistence d'éléments distincts et contradictoires qui n'arrivent pas à s'harmoniser. Nous soulignons tout d'abord, en lisant les romans de Maïssa Bey, l'identité des personnages qui se présente par des noms propres arabes « algériens », dont la plupart de ces noms appartiennent à la tradition arabo-musulmane comme: Amina, Noria, Karim, Hakim, Nouri, Halima, Nesrine, Farid, Sofiene, Kheira, Wahida, Dadda Aïcha. L'attribution de ces prénoms n'est plus aléatoire car chacun d'eux miroite la personnalité de celle ou celui qu'il porte. Dans *Puisque mon cœur est mort*, Maïssa Bey raconte l'histoire d'une mère « Aïda », enseignante universitaire de 48ans, divorcée, qui vient de perdre son fils

unique Nadir étudiant en médecine, elle décide de lui envoyer chaque jour des lettres, en s'interrogeant pourquoi il a été assassiné, une femme déchirée entre deux appartenances, d'une part, elle a grandi et vivait dans une société close et conservatrice condamnée par des réalités douloureuses où l'existence des femmes est centrée sur la satisfaction des besoins des hommes, elles doivent toujours vivre sous la protection et l'autorité d'un homme. Et d'autre part, à cause de son parcours et son mode de vie, elle présente le modèle de la femme intellectuelle et libérée qui lutte pour l'égalité et la liberté. Elle mène sans relâche un combat contre l'oppression, la marginalisation, la discrimination et l'hégémonie masculine. Ce prénom, Aïda qui signifie en arabe 'sacrifice', a été déterminé par les hasards du calendrier religieux car sa mère a accouché d'elle le jour de l'Aïd el Ad'ha, le jour du sacrifice chez les musulmans où on égorge un mouton pour commémorer le sacrifice prophétique du prophète Ibrahim: « Je suis donc née sous le signe du sacrifice. Le sacrifice de ce que l'on peut avoir de plus cher au monde: un fils. » (Bey, *Puisque mon cœur est mort*, 2010). Quel douloureux destin ! Pour aggraver ses blessures elle doit: « Faire égorgé (oh, ce mot !) un mouton. » (Bey, *Puisque mon cœur est mort*, 2010, p. 83) pour commémorer le quarantième jour de l'adieu de son fils insidieusement « égorgé » par les terroristes. Le prénom « Aïda » signifie aussi la revenante et il faut dire qu'elle revient de loin, elle revient de l'abîme. Pour qu'une mère puisse retrouver la vie après avoir perdu son enfant unique de telle manière, 'égorgé par les terroristes', c'est en quelque sorte un nouveau retour à la vie.

On découvre ainsi dans ce récit le personnage de Kheïra, le prénom qui signifie celle qui fait du bien ou bien « généreuse »: « Généreuse, oui, c'est l'adjectif qui convient le mieux pour la décrire. » (Bey, *Puisque mon cœur est mort*, 2010, p. 139). Cette femme qui vient de perdre son mari et vit dans l'extrême pauvreté, mais elle n'hésite jamais de donner tout ce qu'elle possède. Ces deux femmes présentent l'exemple de l'une et l'autre « la solitaire et la solidaire », ce que Maïssa Bey l'explique ainsi: « Je suis autre, parce qu'écrivant, portant la parole, je suis allé à la rencontre de l'autre, de toutes les autres. » (Bey, *L'une et l'autre*, 2009, p. 63).

#### **4. L'hybridité linguistique**

Le terme « hybridité » fait référence à l'anormalité et l'hétérogénéité. L'hybridité, l'hybridation sont des notions riches mais aussi floues et paradoxales. Ils s'imposent pour désigner à l'origine des œuvres inclassables dans le système des genres. Un texte hybride désigne le cas où le lecteur trouve du mal à classer un texte dans un genre particulier. Mais l'hybridité ne concerne pas seulement la question du genre, elle touche ainsi le langage pour évoquer l'absence de l'uniformité du discours langagier. Aujourd'hui ces concepts sont de plus en plus utilisés et étudiés par des écrivains, critiques et chercheurs dans le champ littéraire. La naissance d'un langage hybride est dû de l'insertion d'une langue

dans l'autre, ou du mariage entre deux ou plusieurs codes linguistiques dans le même récit. Pour Mikhaïl Bakhtine, le roman est l'un des lieux de l'hybridation où l'on peut trouver le « mélange de deux langages sociaux à l'intérieur d'un seul énoncé; [...] la rencontre dans l'arène de cet énoncé de deux consciences linguistiques, séparées par une époque, par une différence sociale, ou par les deux » (Bakhtine, 1984, p. 122). Selon Bakhtine, cette hybridation se fait par la polyphonie: la pluralité des voix narrative. Il définit ainsi l'hybride comme: « un énoncé qui, d'après ses indices grammaticaux (syntaxiques) et compositionnels, appartient au seul locuteur, mais où se confondent, en réalité, deux énoncés, deux manières de parler, deux styles, deux "langues", deux perspectives sémantiques et sociologiques » (Bakhtine, 1984, pp. 125-126). La construction hybride exige évidemment la maîtrise de deux ou plusieurs langues, ce qui nous renvoie aux notions de bilinguisme ou plurilinguisme. En effet, dans un récit hybride, l'écrivain fait cohabiter plusieurs langues ou plusieurs registres langagiers.

Dans la même veine, l'hybridité linguistique, le bilinguisme et parfois le plurilinguisme sont des phénomènes fréquents dans la littérature algérienne d'expression française depuis son émergence. Une situation linguistique particulière caractérisée par une rivalité surtout entre deux langues, l'arabe et le français, qui accorde également à la création littéraire une richesse et une diversité intense, surtout dans sa dimension universelle. En l'occurrence; l'œuvre de Maïssa Bey porte essentiellement sur la construction identitaire à travers l'hybridité linguistique et culturelle. Maïssa Bey a choisi de décrire en français des situations et des croyances qui véhiculent une identité et une culture issues d'une société algérienne arabo-berbéro-musulmane. L'œuvre romanesque de Maïssa Bey nous permet de lire en français un récit émaillé de mots et expressions arabes; une écriture qui miroite un remarquable talent nourri de richesse plurilinguistique. Une combinaison entre deux langues, une cohabitation de deux cultures et deux modes de vie liés à l'Histoire de notre pays. D'une part, la langue maternelle, l'arabe algérien; la langue qui véhicule la mémoire collective, le paysage et le patrimoine socioculturel du peuple algérien. Et d'autre part, la langue française dans laquelle Maïssa Bey ne sent jamais étrangère, elle la considère comme langue « paternelle ». Elle affirme ainsi que le français fait partie de notre quotidien et de notre histoire. Son amour pour la langue française n'était jamais un obstacle devant son patriotisme et son engagement. En fait, elle exprime une algérianité profonde par le biais de la langue française. Grandir et vivre entre deux langues et dans un contexte multiculturel permet à Maïssa Bey d'errer et de passer facilement d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre. Elle évoque simultanément les contes populaires de Djnoun et Bouchkara raconté par sa grand-mère, les contes de « Blanche-Neige » et « Cendrillon », ainsi que les comptines: Gentil coquelicot et A la claire fontaine, qu'elle récitait avec ses copines françaises d'enfances. Elle se définit dans une appartenance multiple: « Femme arabe, algérienne, écrivain en langue française. » (Bey, L'une et l'autre,

2009, p. 51). Ce qui justifie son choix pour le titre: L'une et l'autre.

En effet, cette forme hybride du langage s'explique également dans sa dimension identitaire (subjective et littéraire), dans le sens où l'hybridité n'est pas seulement un mélange des formes ou des langues mais il s'agit d'un entrelacement entre la forme et l'identité. Cette forme d'hybridité efface ainsi les frontières entre les différents moi, entre moi et l'autre. Dans ce sens, Emile Benveniste écrit: « Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme sujet, en renvoyant à lui-même comme je dans son discours, [...] De ce fait, je pose une autre personne, celle qui, tout extérieure qu'elle est à « moi », devient mon écho auquel je dis tu et qui me dit tu. » (Benveniste, 1966, p. 260).

#### **4.1.L'emprunt: Le recours à la langue maternelle**

L'emprunt est le phénomène le plus fréquent dans le contact de langues. Il concerne également la plupart des peuples du monde à travers les différents échanges. Dans le domaine de la littérature, il constitue un moyen précieux à travers lequel l'auteur fait partager son identité sociale et culturelle. Dans le corpus étudié, l'imprégnation des termes de l'arabe algérien « le dialecte algérien » rapproche le texte de la société dans laquelle se déroule l'histoire. On lit par exemple dans *Puisque mon cœur est mort*: « ... el m'kass, les ciseaux [...] Meskina ou Mahboula. La pauvre ou la folle. » (Bey, *Puisque mon cœur est mort*, 2010, p. 53). « La peur du scandale. Kechfa » (Bey, *Surtout ne te retourne pas*, 2005, p. 49). Des emprunts mis entre guillemets ou écrits en italique pour attirer l'attention du lecteur, et qui sont traduits souvent par l'écrivaine. Ces emprunts sont indispensables car ils traduisent une réalité socioculturelle propre aux Algériens.

Le discours de Maïssa Bey est parfois ponctué de phrases, expression et des proverbes mises souvent entre guillemets dont le décodage est inaccessible pour un lecteur non arabophone. On lit par exemple: « ... talismans à ton cou. Faire sept fois le tour de la tête. Cinq dans l'œil de Satan. » (Bey, *Puisque mon cœur est mort*, 2010, p. 59). « Ne peut ressentir la brûlure de la braise que celui qui l'a subie lui-même. » (Bey, *Puisque mon cœur est mort*, 2010, p. 104). Cependant, l'usage de ces phrases et expressions vise à peindre le portrait des personnages et à définir le cadre social, culturel et spatio-temporel du récit pour le rapprocher de la réalité. Notons ainsi que ce genre de discours déplace les frontières entre deux langues, deux cultures.

L'insertion de certains mots et expressions arabes intraduisibles en français portent une charge émotionnelle intense et reflètent les particularités de la société algérienne arabo-musulmane. « Ya M'ma, ya Yemma ! » (Bey, *Puisque mon cœur est mort*, 2010, p. 12). « On invoque en premier lieu la mère, bien sûr, yemma, yemma lahbiba, la mère bien aimée. Premier refuge comme au temps de l'enfance. Seul instinct aveugle. » (Bey, *Surtout ne te retourne pas*, 2005, p. 30). Ce

recours aux arabismes exprime la nostalgie de l'écrivaine envers sa culture native. Cependant on perçoit la voix de l'auteure derrière celles de ses personnages. En fait, l'écrivaine choisit les mots arabes qui sont porteurs d'émotions. Ce choix crée dans le texte une dimension poétique et esthétique.

Dans ces romans, Maïssa Bey utilise également des termes appartenant à la culture arabo-musulmane inscrits en lettres latines et traduits en français: Tolba, Tajwid, Bid'aa, 'idda, mektoub, Bekkayate Keddabate... « Des tolba, récitant rémunérés pour le tajwid, la lecture solennelle du Coran. » (Bey, *Puisque mon cœur est mort*, 2010, p. 85). « On nous dit que les pleureuses sont des menteuses. Bekkayate keddabate [...] On nous dit que toute lamentation est une hérésie, bid'aa. » (Bey, *Puisque mon cœur est mort*, 2010, p. 14/15). « Mektoub. C'était écrit. En lisant ces extraits, on se trouve confronté à une coexistence ou métissage entre un langage sacré et autre profane. Par ailleurs, Maïssa Bey insiste toujours sur la tolérance et l'ouverture de la religion musulmane, elle dénonce fermement certaines pratiques de ceux qui se considèrent « les gardiens de la foi ». Ceux qui, au nom de la religion privent les autres de leurs simples droits. Des hommes qui « se sont arrogé, au nom de Dieu, le droit de vie et de mort sur des enfants, des femmes et d'autres hommes » (Bey, *Puisque mon cœur est mort*, 2010, p. 92).

### 5. Le métissage culturel

Avec une simple définition, le métissage culturel signifie l'influence mutuelles de cultures différentes en contact les unes avec les autres. Il s'agit ainsi de la coexistence des éléments hétérogènes qui peuvent être une source de tension. Dans la préface de *Métissage littéraire*, Alain Montandon définit ce phénomène comme: « la coexistence d'éléments hétérogènes qui sont en perpétuelle tension ... loin du sentiment de plénitude et d'une identité stable. En outre il se caractériserait par l'inattendu, l'énigmatique, l'elliptique par les jeux de glissements, de plis et de replis. » (Montandon, 2005). Pour les écrivains postcoloniaux, la question d'écrire dans la langue de l'autre demeure problématique, dans le sens où la situation de croisement culturel peut engendrer un malaise identitaire. Selon Homi Bhabha, les gens « se glissent entre les traditions culturelles, ce qui mène quelquefois aux tensions [...] entre cultures. » (Bhabha, 2012, p. 18). Ils forcent à envisager autrement cette relation loin de toute forme d'hégémonie et dans un cadre de parité et d'égalité. À titre d'exemple, Edouard Glissant, en évoquant la problématique identitaire des Antilles, préfère la notion de créolisation sur celle de métissage, il explique :

« La créolisation exige que les éléments hétérogènes mis en relation "s'intervalorisent", c'est-à-dire qu'il n'y ait pas de dégradation ou de diminution de l'être, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur, dans ce contact et dans ce mélange. Et pourquoi la créolisation et pas le métissage ? Parce que la créolisation est

imprévisible alors que l'on pourrait calculer les effets d'un métissage... » (Glissant, 1996, p. 18)

Mais l'adaptation avec cette situation biculturelle est inévitable. De plus, l'hybridité culturelle présente une voie pour la reconstitution identitaire, une sorte de réconciliation avec soi. Elle permet ainsi de déconstruire l'imaginaire hégémonique, dévalorisant et unidimensionnel. De plus, la cohabitation de deux cultures n'est vraiment qu'une source de richesse, un rempart contre toute sorte d'angoisse ou malaise identitaire. Dans ce sens, Amin Maalouf confirme que: « ... notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard qui peut les libérer. » (Maalouf, 1998, p. 32)

Maïssa Bey a grandi dans un environnement culturel riche et multiple, lui permet de s'adapter facilement à des situations parfois conflictuelles. Ce qui manifeste explicitement dans son œuvre, à travers le vécu et le comportement de ces personnages. Quarante jours après la mort de son fils, Aïda doit se couler dans le moule en respectant les rituels sociaux. Convoquer les voisins, les amis et les proches. Egorger un mouton et préparer le couscous. Faire venir des tolba pour réciter le Coran. Des rituels indispensables pour commémorer le quarantième jour de l'adieu de son fils. En revanche, elle a appelé les copains de son fils, et pendant la soirée, après avoir lu la fatiha, ils ont partagé des pizzas, puis ils ont « écouté de la musique. En sourdine, par peur de choquer les voisins. » (Bey, *Puisque mon cœur est mort*, 2010, p. 87)

## **6. CONCLUSION**

En somme, En lisant l'œuvre romanesque de Maïssa Bey, on assiste à un décalage linguistique et sémantique qui rend le texte un champ d'apprentissage surtout pour un lecteur étranger, il l'incite à explorer et découvrir cette culture « exotique ». Par ailleurs, pour un lecteur issu dans la société décrites dans ces œuvres, il s'identifie totalement à l'expérience racontée. Un style unique marqué par une mosaïque de signes à connotation sentimentale où s'embrassent des voix multiples. En fait, L'hybridité linguistique n'est pas un simple jeu esthétique, c'est plutôt un moyen pour peindre un portrait socio-culturel, et exprimer son identité, c'est un espace de négociation et de création qui nous permettrait de nous réinventer, de découvrir de nouvelles manières de percevoir le monde. A travers ses différents récits. Maïssa Bey prouve qu'une production littéraire, même écrite en langue française est capable de véhiculer sa dimension culturelle et patrimoniale. Ecrire dans la langue de l'autre exprime ainsi un potentiel et une générosité, de tolérance et d'ouverture envers l'étranger pour un échange entre civilisations et cultures dans un mouvement universel.

**7. Bibliographie :**

**1. Livre :**

- Bakhtine, M. (1984). Esthétique et théorie du roman. Paris: Gallimard.  
Benveniste, E. (1966). Problèmes de linguistique générale. Paris: Gallimard.  
Bey, M.(2005). Surtout ne te retourne pas. Alger: barzakh.  
Bey, M.(2009). L'une et l'autre. Alger: barzakh.  
Bey, M.(2010). Puisque mon cœur est mort. Alger: Barzakh.  
Bhabha, H. (2012). Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale. Paris: Payot.  
Glissant, E. (1996). Introduction à une poétique du divers. Paris: Gallimard.  
Maalouf, A. (1998). Les identités meurtrières. Paris: Grasset.

**2. Articles de revues :**

- Descombes, V. (2017). L'identité de groupe: identités sociales, identités collectives. RAISONS POLITIQUES, pp. 12-28.  
Montandon, A. (2005). "Préface". Métissage littéraire, pp. 7-10.

**3. Sites web:**

- Corneille, P. (1637). Excuse à Ariste. Poésies diverses. (C. Marty-Laveaux, Éd.) Paris: Hachette. Consulté le Juillet 15, 2022, sur [https://fr.wikisource.org/wiki/Excuse\\_%C3%A0\\_Ariste\\_\(%C3%A9d.\\_Marty-Laveaux\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Excuse_%C3%A0_Ariste_(%C3%A9d._Marty-Laveaux))